

## Les éventails

Jesús Gardea

---

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20530ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gardea, J. (1986). Les éventails. *Nuit blanche*, (24), 45–49.

# LES ÉVENTAILS

*Le nouvelliste, conteur et poète mexicain Jesús Gardea a notamment publié El tornavoz y Soñar la guerra et Septiembre y los otros días. La nouvelle «Les éventails» que nous présentons ici a d'abord paru dans Plural (n° 165, juin 1985) sous le titre «Los abanicos». Louis Jolicœur, traducteur de Juan Carlos Onetti (Le puits, Les adieux, Bourgois, 1985) en signe la version française.*

**L**a chaleur leur brûle les mots. Ils prennent feu sur leurs lèvres au premier contact avec l'air. Les éventails de carton, les bouffées, le souvenir d'étés plus cléments: tout cela n'est guère utile. Un des hommes crache à la rue. Il crache quelques plumes de cendre. Les autres, non: ils se les enlèvent de la bouche, avec les doigts. Car la salive et l'eau, il faut les épargner. C'est ce qu'ils se disent. Et ils se retournent pour regarder le ventilateur sur le sol. Ainsi que son fil branché en vain à la prise de courant.

Au début, ils essayèrent de ranimer l'appareil en en faisant tourner les ailes, à la main, tour à tour. Comme avec un noyé. Pendant une demi-heure, de plus en plus désespérés au milieu de la chaleur croissante, ils multiplièrent les tentatives. Sans succès. Les uns après les autres, ils enlevèrent leur chemise, tournant le dos au ventilateur. Le patron les regarda du coin de l'œil. Il cracha quelques plumes noires et se leva.

Il passa au milieu des vaincus comme une ombre. Il se rendit à un coin de la pièce et en revint avec des éventails.

Les cartons, lentement, commencèrent à remuer le feu sur les corps et les visages. Aussitôt, deux éventails se plièrent: au bout des manches, des drapeaux immobiles. Le patron fit un geste par delà la calamité.

— Laissez-les, dit-il.

Il retourna au coin de la pièce et revint avec de nouveaux éventails.

— Faites attention à ceux-ci, dit-il, je n'en ai pas une collection.

Ils les prirent à contrecœur. Néanmoins, ils furent plus prudents en les utilisant. Les éventails fendaient l'air comme des rames dans une eau dense.

— Cela est pire encore, dit l'un d'eux, avant de s'arrêter.

Le patron était retourné s'asseoir sur sa chaise et regardait la rue. Il attendait que les autres se calment pour commencer à parler. L'enfer ne l'atteignait pas. Il pouvait l'endurer même sans air artificiel. Le ventilateur, somme toute, était une chose nouvelle. Un caprice du confort moderne.

— Vous nous convoquez, Monsieur le Président, et le ventilateur ne marche même pas, les entendit-il se lamenter.

D'un souffle sec, il cracha un jet de plumes.

— Hier encore, dit-il, il m'éventait à merveille.

Il sentait qu'ils le regardaient, envieux, les âmes flétries, flottant dans leur propre sueur comme dans une sauce.

— Et avant-hier aussi, ajouta-t-il.

Les autres gémirent comme s'ils venaient de se faire enfoncer un poignard.

Le patron éclata de rire. La traînée de poudre s'alluma et se répandit dans la pièce, illuminant les visages congestionnés par la chaleur, marquant, comme un coup de fouet, les poitrines. Un des hommes se leva quelques secondes et se rassit aussitôt. Et le bref courant d'air fit se remuer, comme dans un rêve, les feuilles sèches des éventails maintenant immobiles, abandonnés sur les cuisses.

— Une circulaire, Monsieur le Président, dit celui qui s'était levé avec autorité.

Le patron tourna lentement la tête vers le groupe. Il regarda l'homme qui venait de parler, au milieu du supplice. Les autres le soutenaient du regard, accrochés à ses lèvres. Le patron comprit: il fallait tous les faire tomber comme dans un jeu de quilles, ne rien laisser debout, renverser l'échafaudage.

— Pourquoi, messieurs? demanda-t-il dans un tourbillon de plumes noires.

Les éventails se dressèrent trop tard. Ils ne purent éviter les postillons.

— Un papier, une attention de votre part, Monsieur le Président, répondirent-ils, en faisant mine de s'éventer; pour nous aviser du problème.

— Pourquoi, Messieurs?

Les postillons étaient de bronze et leur tombaient dessus brûlants. Ils piquaient, tels des taons furieux. Les hommes, de la main gauche, se grattaient la poitrine; et l'un deux, le bas-ventre.

— Nous aurions pu nous procurer un autre ventilateur, Monsieur le Président, dirent-ils, sans enthousiasme, blessés, effondrés sous les coups.

Il fronça les sourcils. Son regard se fit plus dur.

— Un autre, meilleur que le mien? demanda-t-il.

— Non, jamais. Mais nous pourrions au moins avoir une petite brise, Monsieur.

— Vous tous... de cire.

Il regarda de nouveau la rue.

Souverain, le soleil. Les abîmes de l'air étaient en feu. De sa chaise, il voyait le désastre: le mercure s'écoulant sur le fond azur du ciel. Il cracha son mépris pour le climat de chien. Pour les hommes, ses employés, qui n'avaient pas encore appris à le supporter.

— Vous parliez à l'instant de la brise, reprit-il, Patrocinio...

— Oui, Monsieur.

— Patrocinio, vous la connaissez?

L'homme plongea le regard dans ses souve-

par Jesús  
Gardea

nirs, si bien qu'il se mit à loucher. Puis, rabaissant la lèvre inférieure, lustrée, couverte de points noirs, il se gratta le mamelon.

— Non, Monsieur le Président. Comment voulez-vous que je connaisse la brise? Quelle mer, quelle forêt avons-nous ici?

Plus personne ne tentait de se rafraîchir. De nouveau les éventails étaient immobiles.

Le patron entendit, derrière les mots de l'autre, derrière son propre silence, les gouttes de mercure qui commençaient à perforer la terre, le fond de la cuve. De plus en plus grosses.

— Aucune, Patrocinio, répondit-il; mais vous ne parlez que pour parler.

Il disait cela le visage tourné vers la rue. Des yeux, il traversait, tranquille et rempli d'espoir, la tempête de feu. Par la fenêtre ouverte, les fleurs rouges du crépuscule s'apprêtaient à apparaître, premières fleurs vivantes de toute la plaine. Une voix, comme un guet-apens, le fit se retourner:

— Et comment est-elle, la brise, Monsieur? Où l'avez-vous vue? demanda l'un d'eux.

Le patron leva les yeux par delà le piège. Son fer allumé fuma au contact des eaux adverses. Les vapeurs couvrirent le reste du groupe. Les éventails s'agitèrent sur les cuisses, comme des papillons blessés à mort.

— Dans mon ventilateur électrique, Gervasio, dit-il; dans son hélice, il y a les mers, les forêts et les débris de la pluie que pousse le vent.

Le piège n'était que de l'envie. Celui qui l'avait tendu recula, mais un autre, étourdi par la chaleur, prit sa place.

— Et comment est-ce? Dites-nous, Monsieur, implora-t-il.

Le patron troqua son fer contre une grande sagesse de patron. Il sourit. Et du bout du pied, il repoussa le piège.

— Le problème, c'est que cet enfer vous monte à la tête, dit-il, souriant une seconde fois. Ce serait comme raconter une histoire à des sourds, Quirino.

L'homme baissa les yeux vers le piège enchevêtré.

— Ce n'est pas l'enfer, Monsieur le Président, dit-il; c'est cette pièce qui est suffocante: sans fenêtre, sans eau.

— Quirino, dit le patron, de la même façon que s'il estampillait un timbre, je l'ai construite spécialement pour discuter de questions importantes. Dans ma maison, c'est un lieu secret. Et ni eau, ni nourriture ne peuvent entrer ici.

Les hommes regardèrent le patron comme s'ils se trouvaient devant un peloton d'exécution. Deux ou trois portèrent la main à leur poitrine.

— Raisons de sécurité, dit le patron. Tous les gouvernements du monde les adoptent. Ce n'est pas pour rien. Nous, les présidents, nous nous écrivons. Vous, vous endurez.

Les mains qui étaient sur les poitrines s'élevèrent comme des bulles. Et un homme dit:

— Sinon une circulaire, n'importe quel papier, Monsieur. Avoir su, nous nous serions mieux préparés.

Le patron laissa échapper dans l'air quelques plumes fines et paisibles, qui se mirent à flotter lentement vers le groupe.

— Moi, j'aurais dormi dans le patio, Monsieur, dit un autre, plus blessé. Le matin, la rosée tombe à verse. On en est trempé jusqu'aux os. Cela m'aurait donné des réserves.

Le sourire du patron traversa son visage comme un mystère.

— Vous ne comprenez rien, dit-il. Les mesures que doit prendre un gouvernement sont infinies. D'autre part, Quirino, on ne dort pas dans le patio. Tu deviens fou.

Il les parcourut du regard. Les bulles crevèrent d'un coup.

— Pensez donc plutôt à ce que je fais pour vous. Je vous fournis les éventails, je vous laisse être à moitié nus en ma présence.

Les corps se plièrent vers l'avant, à partir de la ceinture. Le patron vit les têtes dégoutter comme les arbres, l'été, après la tempête. La sueur s'écrasait sans bruit sur le sol de terre, l'humectant, lui ouvrant des pores, des petites bouches de volcan. Parmi ceux qui se consumaient dans la pièce, il y avait un ennemi du gouvernement. Mais tous payaient, tous étaient pécheurs. Impossible de les fléchir tous à la fois. Pas les innocents.

Le patron étendit les jambes jusqu'à l'encadrement de la porte. Oubliant les hommes en sueur, il tourna de nouveau son regard et ses pensées vers la lumière de la rue.

Comme de la furie au calme, la lumière passait de l'éclat de l'étain à celui de l'argent dans la lointaine pénombre des vitrines et des arrière-boutiques. Mais aussitôt, comme du calme au sommeil, la lumière passait du miroitement du mercure froid au bourgeonnement rouge du crépuscule. Et c'était le règne de la nuit. Et l'heure de la récolte.

— Nous pensons à la brise, Monsieur le Président.

Le patron sursauta au son de la voix.

— Quelle brise, Patrocinio?

— Celle de votre ventilateur, Monsieur.

C'est vrai, je ne sais pas ce que c'est.

Le patron ferma les yeux.

— Vous viendrez avec moi, Patrocinio, dit-il. Aujourd'hui même je ferai réparer l'appareil.

L'homme se redressa, leva l'éventail et commença à s'envoyer de l'air chaud au visage.

— Et nous? demandèrent les autres.

Le patron gardait les yeux fermés. Il regardait les explosions silencieuses de lumière au-dedans de lui-même; toutes les couleurs, comme dans une foire. Il se prenait des moments de repos. Recul nécessaire pour percevoir le feu de la rue.

— Et nous, Monsieur le Président?

Il ouvrit les yeux. Quelques plumes s'échappèrent de sa bouche.

— Patrocinio, dit-il, vous seul m'accompagnez, dès que j'aurai terminé ma petite enquête.

L'homme cessa de s'éventer. Les autres s'imaginèrent de nouveau devant le peloton d'exécution.

— Monsieur...

Le patron dressa un index courbe, un ongle d'épervier.

— Je vous promets, dit-il en laissant ses mots trembler dans sa voix, que ceux qui n'ont rien à se reprocher connaîtront les délices du ventilateur.



— Monsieur, de quelle enquête s'agit-il?  
Le patron ne répondit pas tout de suite. Il se leva et plaça sa chaise face au groupe. Il se rassit. La lumière du dehors lui éclairait le côté. Alternant entre la clarté et la pénombre, il paraissait autre.

— Il y a un malin parmi nous, dit-il.  
— Nous ne comprenons pas, Monsieur.  
— Gervasio, répondit-il: quelqu'un qui vole le gouvernement. Ce que vous et Patrocinio me rapportez de vos voyages.

— Nous vous remettons toujours tout. Nous vous donnons même les nouvelles des lieux que nous visitons, et l'origine de chaque objet, Monsieur le Président.

— Je ne parle pas de cela, Gervasio. Le filou va à la cave. J'y ai laissé des casiers, comme dans une bijouterie, et des vitrines. La marchandise n'est pas classée. D'un coup d'œil je peux voir ce qui manque. Je vous expliquerai comment je me suis arrangé, ainsi vous ne penserez pas que j'imagine des choses.

— Vous êtes le seul à avoir les clés des cadenas.

— Plus maintenant.  
Le patron fit tambouriner les doigts de sa main droite sur sa cuisse.

— Plus maintenant, répéta-t-il.  
Un autre lui demanda alors:  
— Et le mercure?  
— Je le pèse tous les jours. Ils ne l'ont pas touché, Quirino.

Le patron croisa les jambes.  
— Un long dimanche, dit-il. Nous avons le temps.

La chaleur et le silence s'étaient confondus, écrasant les corps et les respirations, comme une pierre.  
— Et que manque-t-il, Monsieur? dit une voix étouffée.

— Une jarre. Et un plateau.  
— Gros?  
— Gros, Patrocinio. C'est beaucoup.  
— C'est beaucoup. Oui.  
— Mais il ne manque plus rien, je les ai récupérés.

Ils parlaient comme effondrés. Le patron laissait échapper de sa bouche une bourrasque de plumes plus noires que jamais. L'autre le distinguait à peine.

— Patrocinio, lundi dernier un homme est venu à la présidence me remettre le plateau, enveloppé dans un chiffon blanc. Quand il m'a dit que c'était de l'argent, j'ai compris. C'était le mien. Pourquoi me le rapporter à moi et non à quelqu'un d'autre, n'importe qui? Se doutait-on de quelque chose? Je n'ai rien laissé paraître, Patrocinio. Je lui ai dit que je n'aimais pas ces objets présomptueux, mais que pour un de mes amis du gouvernement, haut placé, je l'achèterais. Un cadeau. Belle épine, oui, que m'a laissée cet homme ce matin-là. Quant à la jarre, elle est apparue samedi. Hier. C'était un autre vendeur.

— Ne vous fatiguez pas, Monsieur. Vous vous en faites pour rien. S'ils sont allés vous offrir ces vieilleries, c'est que vous êtes le mieux placé ici.

— Admettons, Patrocinio. Et le voleur? Et la langue du voleur?

La voix du patron vibra, menaçante. Comme si des mouches volaient.

— Eusebio, Melquiades... dit-il.  
— Oui, Monsieur le Président.  
— Vous ne parlez pas. Ce n'est pas votre habitude.

— Non, Monsieur.  
— Vous complotez quelque chose contre le gouvernement.

— Non, Monsieur, jamais, dirent les deux hommes, nerveux comme des poules; voyez nos pensées. Le patron tourna lentement la tête.

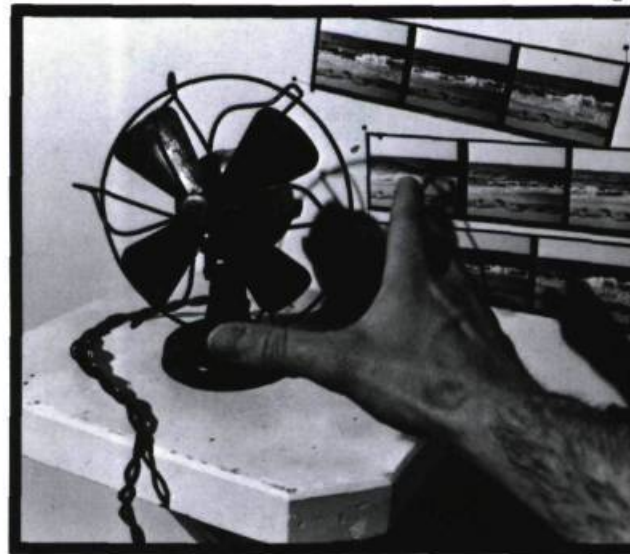
— Vos têtes de mort, oui, dit-il.  
— C'est la chaleur, Monsieur. Attendez que vienne la nuit et que nous sortions d'ici.

Le patron regarda vers la rue, une main appuyée sur le côté de la chaise, et l'autre tambourinant sur sa cuisse. Les hommes voyaient l'éclat, les flammes aiguës de ses yeux.

— Vous faites des suppositions, Patrocinio, dit-il, mais l'homme qui m'a vendu la jarre était rempli de malice. Insolent comme un vieil associé. J'ai dû marcher sur mon honneur et mes pouvoirs, et l'endurer pendant ce qui m'a paru être un siècle de patience. Un siècle. Et sur la surface polie de la jarre, comme sur un miroir à main, j'observais mes traits, pour ne rien laisser paraître. Le pistolet était dans le tiroir du secrétaire. Il m'appelait, pour que j'aie défendu l'image de l'autorité. Ma discipline de fer a fini par déconcerter l'homme. Il s'est préparé à partir. Il a remis la jarre dans le sac dans lequel il l'avait apportée, saisi le sac, comme si c'était un poulet mort, et se l'est mis sur le dos. Il me saluait déjà quand j'ai commencé à lui raconter l'histoire de mon ami haut placé. Dès que j'ai eu, de justesse, récupéré la jarre, j'ai juré de me venger; pas de l'homme qui s'en allait, mais de celui qui me l'avait envoyé.

— Monsieur, qui sait si cet homme n'est pas aussi innocent que l'autre? C'est peut-être un mauvais vendeur.

Richard Baillargue



Les doigts du patron s'immobilisèrent. Puis son regard quitta la lumière de la rue et revint au centre de la pièce.

— Alors, dit-il en soupirant, comme s'il exécutait un ordre contre son gré, un de vous cinq a trahi...

— Eusebio...

— Melquiades et moi, Monsieur, avons fait le même travail. N'avons-nous pas été fidèles?

Le patron s'essuya les mains sur le pantalon humide.

— Gervasio... continua-t-il.

— Une vie à votre service, Monsieur. Mon frère et moi. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai fait avant.

Le patron tourna la paume d'une main vers le haut, se l'approcha du visage, regarda attentivement les lignes. Puis il la parcourut avec l'index de l'autre main. Au-dessus des lignes, les plumes volaient, tels des oiseaux de cendre.

— Quirino!... dit-il.

— Gervasio vous l'a dit, Monsieur... Et dans toutes ces années de service, jamais je n'ai pris quoi que ce soit.

— Quirino, répéta le patron, tout est dans la main droite. L'ivraie et, bien inscrit, le moment où nous devons l'arracher sans vaciller. Le bon grain aussi, à côté de la ligne de chance. L'ivraie et le bon grain ne doivent pas aller ensemble. Ma vie, c'est la politique. De cette main, j'ai déjà coupé l'ivraie qui m'étouffait. Ici même, aujourd'hui, l'ivraie est plus vigoureuse que jamais. Si vous aviez mes yeux, vous pourriez la voir. Ce n'est pas le vol qui est grave. De toute façon, la cave continue de s'emplier. Le voleur n'a pas su tenir sa langue. Il a parlé de notre société, du gouvernement. Il y a peu de temps de cela, heureusement; moins d'une semaine. J'ai du flair.

Ce qu'il n'a pas prévu, cet homme qui se trouve parmi vous, c'est que ses premiers acheteurs, étourdis par la chaleur et le soleil, et l'appât de quelques sous, se jetteraient dans la gueule du loup. Dans la gueule du loup, en emportant le secret. L'ivraie est donc toujours tendre. Personne ne me détruira.

Entre les mots et les coups de feu, il y eut un immense et lourd silence. Le bruit circula dans l'air rempli de sueur avec tant d'indolence, que la première chose que les hommes remarquèrent furent les soubresauts de l'escouade, comme si elle avait le hoquet, quelque malaise. Puis, les éventails collés à la poitrine, ils entendirent les derniers coups de feu de la charge. Le patron avait tiré sans se lever de la chaise où il était assis, les jambes croisées. Par l'ouverture qu'avaient causée les balles, ce n'est plus des plumes qu'il laissait échapper, mais un souffle faible, poussé par la lumière du soleil.

— Gervasio, appela-t-il, sortant un autre pistolet...

L'homme se leva, réprima ses tremblements, laissa l'éventail sur la chaise et traversa la pièce à grands pas.

— À vos ordres, Monsieur.

— Mettez ceci dans la main de Patrocinio.

Puis, comme l'escouade se regroupait et donnait l'assaut, il ajouta:

— Melquiades, veuillez aller trouver le commandant Benjamin et ramener quelque chose où mettre le mort.

Et alors, à tous, sans leur donner le temps de respirer, il dit:

— C'est Patrocinio qui a commencé. ■

*Traduit de l'espagnol par  
Louis Jolicœur*

Né à Lévis en 1949, Richard Baillargeon poursuit des études de doctorat en sémiologie sur la séquence photographique après avoir obtenu le diplôme de maître ès arts en anthropologie. Depuis 1975, il a participé à plusieurs expositions et il a notamment présenté en solo *La folle équipée de Kid Softball* (Hasart, Québec, 1982), *Dire* (Dazibao, Montréal, 1984) et *Transit Commedia* (Vu, Québec, 1986). Certaines de ses œuvres ont été acquises par le Musée canadien de la photographie contemporaine.

